

➔ Regards sur la collection « Charivari » de Belin

La réédition en 2009 du beau roman de Rolande Causse *Sarah de Cordoue* (Syros, 1997) attire l'attention du lecteur sur la collection Charivari de Belin et ne manque pas de poser à nouveau la question de la scolarisation de la littérature de jeunesse (Cf. *La Scolarisation de la littérature de jeunesse*, Actes de colloque, Université de Metz, 1995) : quelle vocation a en effet une collection de littérature chez un éditeur scolaire comme Belin ? Nous espérons trouver la réponse sur le mini-site de Charivari, le blog des lecteurs, mais cette adresse est désormais inaccessible. Le site de Belin est bien discret sur cette collection : hormis la liste des ouvrages parus, pas de présentation précise. Tout au plus avons-nous la confirmation que c'est une « collection pour faire chavirer les idées reçues ».

C'est en 2007 que la collection voit le jour, quand Nicole Czechowski commande à Alain Le Ninèze un roman pour répondre au désamour des adolescents pour la lecture : *La Face cachée de maître Pardès*. Grande figure de l'édition, cette directrice de la collection a indéniablement suscité l'enthousiasme des auteurs qu'elle a contactés, comme en témoigne Gérald Tenenbaum : « Nicole Czechowski m'a parlé de cette nouvelle collection destinée à remettre en question quelques certitudes bien établies », se souvient ce professeur de maths ; de là est née une histoire autour de la peur de cette discipline dans *Le Problème de Nath* (2007).

Les contours de la collection se dessinent sur les quatrièmes de couverture qui affichent, même pour les plus récentes publications – celles qui reprennent la maquette format « Actes Sud » joliment illustrée par Barroux –, le thème abordé par l'ouvrage. Ainsi *Huaca en sol mineur* de Marie-Claire Pasquier (2010) est « un roman sur l'adoption et la quête des origines » ; la quatrième de *La Proie pour l'ombre* de Françoise Gard (2010) prévient que « L'amour rend aveugle » ; celle de *Sarah de Cordoue* souligne la « coexistence entre les religions, le fanatisme, l'accès des femmes au savoir » ; *La Nuit comme en plein jour* de Bertrand Ferrier (2008) est « une histoire sur les apparences »... Et ainsi de suite pour l'ensemble de la collection qui compte à ce jour quinze romans pour lecteurs confirmés (de 8 ans à 12 ans et plus). Charivari se définit comme une collection qui a « vocation à aborder des thèmes précis ».

Les auteurs sont, pour plusieurs d'entre eux, des professeurs. F. Gard enseigne le français. Auteur confirmée, elle a publié chez Actes Sud plusieurs romans dont *La*

Mansarde en 1998 (Sélection « Livres au trésor » 1999). Elle enrichit la collection Charivari avec ce beau roman *Portée absente* (2010) qui nous introduit dans l'univers du collège avec ses chahuts, ses souffre-douleurs, ses meneurs aussi. Mais cette vision de l'école ne constitue que l'arrière-fond de drames personnels et familiaux qui dépassent l'enceinte de l'établissement scolaire. La surprise vient du titre lui-même : ce n'est pas une élève qui est absente, mais Mme Lagarde, le professeur dont Romain, le narrateur, est amoureux. Au fil des quatorze chapitres écrits à la première personne, l'intrigue se noue autour de cette absence inhabituelle, de l'enlèvement du petit Antoine Collins, l'enfant noir, et de la déprime de Monique, la mère de Romain, consécutive à la séparation de leur couple. L'amour que l'adolescent éprouve pour son professeur l'amène à analyser les échecs amoureux de la génération de ses parents, « cette génération d'incapables en amour » selon la formule de son ami Fred.

Charivari accueille aussi des premiers romans comme *Dimanche blanc* de Françoise Arnault, distingué à juste titre pour ses qualités esthétiques : « un style envoûtant, une histoire douce-amère ». L'intrigue se noue sur des relations familiales dramatiques dans le silence d'un ancien couvent à Paris au début des années 1960. Le dévoilement de la vie de Clémence, la narratrice, s'opère par petites touches dans un va-et-vient entre le présent, un passé saturé de non-dits et un futur plein de promesses avortées. Les phrases et les chapitres sont courts, les listes nombreuses, le rythme haché, les séquences narratives brèves et juste esquissées. Quelques lettres adressées à une amie permettent de raccrocher le lecteur aux compétences fragiles. *Dimanche blanc* est une belle réussite littéraire.

Qu'est-ce qui pousse Belin à consacrer une collection à la littérature de jeunesse ? nous demandions-nous en introduction. C'est *Oublie-nous* de Marie-Hélène Routisseau (2009) qui offre une ébauche de réponse : ne trouve-t-on pas à la toute fin du volume un « Florilège » récapitulant les noms des auteurs qui ont inspiré certains chapitres ? À qui s'adresse réellement cette page ? Est-ce aux jeunes lecteurs implicitement invités à relire l'ouvrage avec cet éclairage intertextuel ? Ou est-ce plutôt aux enseignants, voire aux parents, qui trouvent ainsi de manière déguisée un appareil didactique prêt à l'emploi ?

Christa Delahaye